

Le Miroir et le Chemin. L'univers romanesque de Pierre-Louis Rey, textes réunis et présentés par Vincent Laisney. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006. Un vol. de 344 p.

Pour éclairer « l'univers romanesque de Pierre-Louis Rey », Vincent Laisney a fait appel à Stendhal : « Le roman est un miroir que l'on promène le long d'un chemin ». Son volume est un bel hommage, même s'il n'est pas désigné comme tel. Les trois premières contributions sont consacrées à Pierre-Louis Rey lui-même ; les quatorze suivantes à sa « première Pléiade » (Gobineau, Stendhal, Flaubert, Proust, Camus) ; les huit dernières à sa « seconde Pléiade » (Balzac, Sand, Gautier, Zola, Simon). « Miroir promené le long de sa vie et de son œuvre » (p. 11), le livre reflète ainsi le chemin personnel de P.-L. Rey et l'estime amicale qu'il a su éveiller autour de lui, mais surtout les chemins que ce commentateur – aussi perspicace qu'infatigable – a parcourus à travers les romans des XIX^e et XX^e siècles, et ouverts pour les autres chercheurs. L'ouvrage propose un chemin à parcourir en s'arrêtant librement, non devant un reposoir (comme sur l'illustration de couverture) mais devant telle ou telle de ces analyses qui éclairent elles aussi le mystère.

Il peut s'agir de la fabrique des œuvres : Stendhal réécrivant une scène de L'Arioste (M. Di Maio) ou empruntant librement au maréchal Gouvion Saint-Cyr (B. Didier) ; le Proust de *La Recherche* déjà présent dans *Les Plaisirs et les jours* (B.G. Rogers). Sont également proposés des rapprochements féconds : *Le Jardin des Plantes* de Claude Simon accueillant une feuille d'arbre venue des *Possédés* de Dostoïevski (A.Y. Julien) ; Henry James lisant George Sand (P. Brunel) ; *La Peste* et *Un hussard sur le toit*, un même thème pour des projets et des écritures très différents (J. Guérin) ; *Illusions perdues* et *Le Soleil des Morts* de Camille Mauclair, les voies de l'élaboration du mythe du Cénacle vs celles de sa démythification (V. Laisney). Sont analysés les enjeux de *L'Abbaye de Tiphaines*, roman des débuts de Gobineau (E. Baumgartner) ou ceux de sa nouvelle, *La Vie de voyage* (S. Moussa) ; ou encore cette héroïne stendhalienne toute particulière qu'est Madame d'Hocquincourt dans *Lucien Leuwen* (G. Gengembre) ; *François le Champi*, roman d'apprentissage à dimension socio-politique (J. P. Leduc-Adine) ; les enjeux esthétiques de l'admiration de Baudelaire pour Flaubert (D. Combe). Des modes de signification sont appréhendés : détails qui exhibent une esthétique, comme le syntagme « Madame Bovary » ou l'art de la condensation (G. Kliebenstein), l'album de Frédéric au début de *L'Éducation sentimentale*, ou le manifeste d'une esthétique du discontinu (P. Hamon) ; mises en abyme, comme celle de la tante Léonie, figure du narrateur proustien (P. Labarthe), le théâtre, lieu d'initiation pour Lucien de Rubempré (Ph. Berthier) ; images de l'écriture, comme le dispositif textuel de *La Maison Nucingen*, métaphore et métonymie de son objet (P. Laforgue), l'analogie entre les gestes du graveur, du bretteur et du romancier dans *Le Capitaine Fracasse* (S. Mombert). Sont enfin mises en valeur les ruses du roman : doubles discours ironiques, par exemple *Les Pléiades* de Gobineau, grand roman d'amour optimiste qui propose une morale nihiliste (É. Bordas), ou encore « Un cœur simple » et le suspens ironique sur la validité de l'idolâtrie de Félicité (D. Philippot) ; doubles discours non ironiques : la question de l'inégalité des races mise en avant et invalidée dans *Salammbô* (G. Séginger) ; l'architecture urbaine moderniste célébrée et déconstruite dans *Le Ventre de Paris* (H. Mitterand).

Le Miroir et le Chemin est un hommage au roman ; Pierre-Louis Rey s'en sera réjoui...

Agnès SPIQUEL